Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 55 (1961)

Artikel: Le P. Jacques Gachoud, jésuite fribourgeois (1657-1726)

Autor: Jordan, Joseph

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128618

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JOSEPH JORDAN

LE P. JACQUES GACHOUD, JÉSUITE FRIBOURGEOIS (1657-1726)

Le P. Gachoud et le gouvernement turc

Autour de 1700, les Jésuites de la Mission de Constantinople sont plutôt en bons termes avec la Sublime Porte, soit le gouvernement turc, et ceci grâce aux accords conclus entre la France et l'empire ottoman, connus sous le nom de Capitulations. A l'arrivée du P. Gachoud, le sultan Moustapha II détient le pouvoir ; mais, en 1703, à la suite d'une révolte de ses janissaires, il se voit forcé d'abdiquer en faveur de son frère Ahmed II (1703-1730 [1].

Bien que son autorité soit absolue, le souverain laisse son premier ministre ou grand-vizir mener toute la politique, quitte, en cas de grave échec, à le relever de son poste, voire à le condamner à mort [2]. En ces premières années du XVIIIe siècle, le grand-vizir Damad Ali se montre âpre au gain, dur, même cruel. Dans une lettre datée du 22 août 1716, le religieux fribourgeois en parle en ces termes : *C'était incontestablement de tous les grands-vizirs que j'ai connus le plus féroce ; je dirai même qu'il était l'ennemi le plus juré du genre humain tout entier. Il en était venu à un tel point de rage qu'il fit condamner à mort et exécuter plus de soixante beys sans autre motif ou délit, sinon qu'ils étaient très riches... Pour échapper à sa fureur, j'ai dû me tenir caché pendant huit mois, entre quatre murs, privé de toute société humaine. J'étais coupable à ses yeux, parce que je lui avais été représenté comme étant le refuge des esclaves et la consolation des chrétiens* [3]. Ce premier ministre de sinistre mémoire mourut le 5 août 1716, à la

[1] Lavisse et Rambaud, t. VI, p. 848.
[2] Mantran Robert, Histoire de la Turquie, Paris 1952, pp. 58-59, 76.
[3] Manuscrit Chassot ; notre citation est extraite d'une lettre adressée à un ancien ambassadeur de l'Empire à Constantinople.

bataille de Peterwardein (non loin de Belgrade) qu'il avait engagée contre les forces impériales, que commandait le prince Eugène de Savoie [1]. A la nouvelle de ce décès, rapporte le P. Gachoud, *on a vu ici les Turcs sacrifier et offrir à Dieu plus de 60 béliers pour lui rendre grâces de les avoir délivrés de ce tyran altéré de sang qui leur enlevait leurs biens et cherchait à les faire périr eux-mêmes* [2]. Sous son successeur, l'Albanais Khalil Pacha [3], survint une détente dont tout le monde bénéficia.

Naguère persécutés, les Arméniens ralliés à l'Eglise romaine sortirent de leurs cachettes et vinrent avec empressement dans les églises catholiques pour y prendre part aux saints mystères [4].

Comme principaux collaborateurs, le grand-vizir a : le *reis efendi*, chargé de la politique extérieure ; le *defterdar* ou ministre des finances ; le *nichandji* ou ministre de la justice ; *l'agha* des janissaires, dont dépend l'armée, et le *kapoudan pacha* ou grand amiral [5]. C'est avec ce dernier que les jésuites ont le plus de rapports : c'est de lui qu'ils obtiennent la faveur de pénétrer dans les grand et petit bagnes de Constantinople, de monter sur les vaisseaux pour apporter aux galériens de confession catholique un peu de réconfort religieux et moral ; c'est avec lui probablement que le P. Gachoud, appuyé par l'ambassadeur de France, négocie le rachat d'un certain nombre d'esclaves chrétiens ; durant environ vingt ans, il semble avoir été en bons termes avec ce haut fonctionnaire. Cependant, en 1723, sinon en 1722, il s'attira la colère du *kapoudan pacha* Ivan Choggia et faillit le payer de sa vie [6].

Parmi les grands personnages de la capitale figure également le *drogman*, soit l'interprète auquel le grand-vizir ou le sultan a recours lors d'une entrevue avec un ambassadeur ou lors de la réception d'une mission diplomatique extraordinaire. A la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle, c'est Alexandre Mavrocordato ou Maurocordato, puis ses fils Nicolas (de 1698 à 1708) et Jean (de 1708 à 1718) qui exercent cette haute charge [7]. Comme le raconte le P. Tarillon dans une lettre envoyée

[1] LAVISSE et RAMBAUD, t. VI, p. 855.
[2] Manuscrit Chassot, lettre du 22 août 1716.
[3] LAVISSE et RAMBAUD, t. VI, p. 855.
[4] Manuscrit Chassot, lettre du 22 août 1716.
[5] MANTRAN, pp. 59-60.
[6] Cette affaire sera racontée en détail, à propos de la conversion de quelques musulmans.
[7] Sur les Maurocordato, on trouvera des renseignements intéressants dans : LAVISSE et RAMBAUD, t. VI, p. 831 ; La Grande Encyclopédie (celle du XIXe siècle publiée sous la direction de Berthelot, t. XXIII, p. 435 ; Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti, t. XXII (paru en 1934), p. 620.

en 1714 au comte de Pontchartrain, la Mission de Constantinople entretient avec les Maurocordato d'excellents rapports ; le bey de Moldavie (il s'agit de Nicolas), à qui le P. Jacques Pipéri a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un Jésuite pour l'enseigner à son fils [1]. Sans doute, le religieux fribourgeois a dû bénéficier de ces précieuses relations, non pour son avantage personnel mais pour son apostolat auprès des esclaves.

Une ou deux conversions de musulmans

Pris par le vif désir d'apporter la lumière de la foi chrétienne à ceux qui l'ignoraient, le fils du notaire de Treyvaux tenta de convertir des musulmans, « œuvre si délicate et périlleuse que les plus zélés missionnaires n'osaient ou ne pouvaient pas le plus souvent l'essayer [2] ». Œuvre délicate et difficile du fait que les mahométans ne discutent pour ainsi dire jamais de questions de foi avec des adhérents d'autres religions ; saint François d'Assise en fit l'expérience au XIIIe siècle lorsqu'il essaya de convertir le sultan d'Egypte. Œuvre périlleuse, car il est interdit aux prêtres chrétiens d'entreprendre la conversion des musulmans. Dans un cas, probablement dans deux, le P. Gachoud arriva à ses fins.

« Une jeune femme de grande famille turque avait été prise par un corsaire chrétien et conduite esclave en Sicile. Elle servit pendant 22 ans une famille de la haute noblesse où régnait la crainte de Dieu. Ses maîtres n'oublièrent rien pour l'amener au christianisme et ils ne parvinrent pas même à se faire écouter. La captive fut enfin rachetée et revint joyeuse à Constantinople. Mais hélas ! sa joie fit place à un affreux dégoût. Quand elle comparaît le bel ordre domestique qu'elle avait vu chez les chrétiens de Sicile avec la profonde immoralité turque dont elle était tous les jours témoin, elle sentait ses yeux se remplir de larmes et son âme bouleversée par les remords. Elle eut l'occasion d'exposer ses peines et de demander conseil auprès du P. Caschod qui, après l'avoir suffisamment instruite, lui conféra le baptême et la renvoya sur un navire français à ses chers maîtres en Sicile [3]. »

[1] Lettres édifiantes, t. I, p. 6.

[2] Lebon, p. 62.

[3] Lebon, pp. 63-64 ; sa source est une lettre du P. Lovina ou Lauwiner du 20 avril 1724, qu'a publiée *Der Neue Welt-Bott mit allerhand Nachrichten der Missionariorum Soc. Jesu*, N° 217.

Le *Neue Welt-Bott* fut une sorte de revue missionnaire de la Compagnie de Jésus,

Une autre conversion fut celle de l'une des femmes du harem du *kapoudan pacha* Ivan Choggia [1]. Comment le missionnaire fribourgeois parvint-il à aborder cette personne, à discuter avec elle et surtout à la convaincre ? On l'ignore. Cette femme était peut-être affectée au service de la réception ; comme il se rendait de temps en temps auprès de ce grand personnage, il aurait eu dans ce cas l'occasion de causer avec elle. Une fois qu'elle fut décidée à embrasser le catholicisme, il combina avec elle son évasion. Vu qu'il n'était pas prudent pour elle de rester à Constantinople où la police l'aurait découverte au bout d'un certain temps et ramenée à son maître, elle s'embarqua sur un navire français prêt à lever l'ancre. A la suite de cette disparition subite, le *kapoudan pacha* éprouva un très vif chagrin, car, de toutes les femmes de son harem, c'était celle qu'il préférait. Ses soupçons tombant sur le religieux étranger qui fréquente sa maison, il envoie aussitôt l'un de ses employés à la Maison Saint-Benoît, avec l'ordre, semble-t-il, de régler son compte au jésuite coupable. Le domestique vient en effet sonner à la porte de la Mission et demande à voir le P. Jacques Caschod. Par un hasard providentiel, c'est ce dernier qui répond au coup de sonnette, s'enquiert de ce que l'inconnu veut au dit religieux et de la part de qui il vient. *Je suis envoyé ici,* répond le Turc, *par Ivan Choggia, j'ai une commission à faire au P. Caschod et je ne puis la confier à aucun autre.* Immédiatement, le Jésuite fribourgeois comprend ce que tout cela signifie et répartit : *Eh bien ! je vais le prévenir.* Aussitôt, sans bruit, il prend congé de ses confrères, sort en toute hâte par une autre issue et va se réfugier à l'ambassade de France. Le messager du *kapoudan pacha,* trouvant le temps long, sonne à nouveau et demande où se trouve le Père ; on lui répond qu'il est sorti et que l'on ne peut dire où il est allé. Au retour de son domestique, Ivan Choggia envoie des soldats fouiller l'immeuble de la Mission ; comme ils ne découvrent pas l'homme qu'ils cherchent, ils le soupçonnent réfugié à l'ambassade de France ; au mépris du droit des gens et des privilèges diplomatiques, ils y pénètrent, visitent tous les coins et recoins, excepté celui où s'était caché le missionnaire ; ils y passent tout près mais sans le

éditée à Augsbourg et à Gratz à partir de 1642, publiant, traduites en allemand, des lettres de Jésuites, fort intéressantes, venues de toutes les parties du monde. Chacune de ces lettres a reçu un numéro et c'est sous ce numéro que les historiens ont pris l'habitude de les citer.

[1] Comme les riches Turcs avaient parfois dans leur harem des Arméniennes ou des Grecques de religion chrétienne, il se pourrait que cette femme d'Ivan Choggia ne fut pas musulmane ; toutefois, il semble bien que si elle avait été déjà chrétienne, le P. Lovina n'aurait pas manqué de l'indiquer.

voir. Le religieux reste l'hôte de l'ambassadeur quatorze mois, jusqu'à ce que le sultan charge Ivan Choggia d'entreprendre une expédition avec la flotte et qu'un autre personnage exerce les fonctions de *kapoudan pacha*. Alors le P. Gachoud sort de sa cachette et vient présenter ses hommages au nouveau ministre de la marine. Ce dernier le reçoit avec courtoisie et lui dit familièrement en italien : *Soyez le bienvenu, Père Jacques, vous étiez frais, si Choggia vous eût attrapé.* L'habile Jésuite alléguant que l'on n'avait aucune preuve contre lui, le ministre lui adresse ces paroles rassurantes : *Nous savons très bien que la favorite a été sauvée par votre adresse, mais n'en ayez aucun souci ; quand Ivan Choggia vint lui-même à la cour porter plainte contre vous, on ne fit que rire de sa mésaventure et on lui dit qu'il n'avait qu'à mieux garder ses femmes* [1] !

S'il n'a guère converti de musulmans, le religieux fribourgeois, en revanche, a ramené à la foi catholique un certain nombre d'hommes qui avaient cru opportun et habile d'adhérer à l'Islam, entre autres le cuisinier de l'ambassade de l'Empire ; craignant une vengeance éventuelle des Turcs, il fait aussitôt partir, en cachette également, l'ancien renégat à destination d'un pays chrétien [2]. Toutefois, la plupart de ces retours sont ceux d'esclaves qu'il visite, instruit, conquiert par ses exemples de piété et de dévouement.

Le rachat des esclaves chrétiens

C'est avant tout pour s'occuper des prisonniers de religion catholique, réduits à la misérable condition d'esclaves, que le P. Gachoud a été envoyé à Constantinople. Sans doute, n'est-il de loin pas le premier qui se soit voué à cette rude tâche. Depuis la fin du XIIe siècle, les Trinitaires se sont donné pour but la libération des chrétiens tombés aux mains des musulmans [3]. Revêtus d'un habit assez semblable à celui des dominicains, mais avec une croix pattée rouge et bleue, cousue sur leur scapulaire, ils pénètrent de temps en temps dans les bagnes et les camps de travail d'Alger, de Tunis de Tripoli et d'autres villes ; grâce aux fonds qu'ils ont

[1] Lebon, pp. 62-63 ; il s'est basé sur la lettre du P. Lovina, publiée dans le *Neue Welt-Bott*, N° 217.

[2] Manuscrit Chassot, p. 28. Mgr Chassot s'appuie sur une relation de deux Jésuites attachés à la dite ambassade.

[3] Concernant l'Ordre des Trinitaires, on trouve des renseignements intéressants dans le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, t. VI, col. 739-741, et surtout dans l'ouvrage de P. Deslandres : L'Ordre des Trinitaires, 2 vol., Paris 1903.

recueillis, ils parviennent à rendre à la liberté un certain nombre de ces malheureux [1]. Autour de 1720, des Trinitaires venus d'Autriche apparaissent sur les rives du Bosphore et entrent en relations avec le missionnaire fribourgeois [2].

A Constantinople, on compte alors environ 30 000 esclaves, de diverses races et de différentes religions. A la suite des guerres de la Turquie contre l'Autriche et la République de Venise comme aussi des captures effectuées par des corsaires ottomans en pleine Méditerranée, les prisonniers de confession catholique sont près de 3000 [3].

Avant de les racheter, le P. Gachoud s'enquiert des lieux où vivent ces pauvres malheureux. Les uns rament sur les galères de la marine turque ; d'autres sont enfermés dans le Grand et le Petit Bagnes de Constantinople, sortes de camps de concentration ; il en est enfin un petit nombre au service des particuliers. A force de recherches discrètes, il parvient « à former des listes assez complètes » [4].

En ce temps, libérer un esclave est une affaire difficile et surtout onéreuse. Aussi le dévoué missionnaire intéresse-t-il beaucoup de braves gens à cette œuvre de miséricorde. En principe, ces prisonniers appartiennent à l'Etat, au sultan ; de fait, le souverain ne s'en soucie guère, il laisse son grand-vizir et son *kapoudan pacha* en disposer à leur gré. Encore peu élevée au XVIe siècle (pour un oignon, on libérait alors un prisonnier), la rançon est allée sans cesse en augmentant. En 1666, on payait en moyenne 175 écus pour un homme [5] ; cinquante ans plus tard, le prix de rachat est encore plus élevé. De plus, il faut graisser les pattes à divers intermédiaires comme le secrétaire du vizir, le directeur du bagne, le capitaine du port, les geôliers. Le Jésuite fribourgeois parvient à trouver beaucoup d'argent ; ainsi, un jour, le marquis de Bonnac, ambassadeur de France, lui remet à cet effet 300 écus d'or et celui de l'Empire quelques centaines d'écus [6]. En 1720, il écrit au Général de l'Ordre des Trinitaires qu'il y a beaucoup d'esclaves d'origine française sur les rives du Bosphore et le prie de « faire la rédemption », soit de négocier et de payer les rançons alternativement à Constantinople et en Barbarie ; c'est seulement quatre ans après sa mort que son vœu est exaucé, avec l'arrivée P. Jehannot [7].

[1] Dictionnaire pratique des connaissances religieuses, t. VI, col. 741.
[2] P. Deslandres, t. I, p. 406.
[3] Lebon, p. 54.
[4] *Ibid*, p. 62.
[5] P. Deslandres, t. I, pp. 380 et 390.
[6] Lebon, pp. 62 et 69 ; *Neue Welt-Bott*, N° 217.
[7] P. Deslandres, t. I., pp. 406-407.

Comme on s'en rend compte en parcourant l'ouvrage de P. Deslandres sur l'Ordre des Trinitaires, même en offrant un prix de rachat très élevé, il est parfois impossible d'obtenir la libération d'un esclave. Il est nécessaire d'avoir du crédit auprès de certains personnages haut placés et, au besoin, de faire appuyer sa demande par le représentant d'une grande puissance. Dans une lettre, datée du 8 juillet 1704 et adressée au ministre de la Marine de Louis XIV, le P. Gachoud l'avoue très franchement : *Mais j'eusse très rarement réussi dans mes entreprises, si de Ferriol* (il s'agit de l'ambassadeur de France) *n'eût bien voulu les favoriser de sa protection, sans laquelle la plupart des esclaves de toute nation que l'on a sauvés en très grand nombre, seraient encore aux fers* [1].

Dans ses démarches, le missionnaire fribourgeois semble avoir été l'un des plus heureux. L'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne accrédité auprès de la Sublime Porte ne put s'empêcher de dire plus d'une fois à son sujet : *Si le Jésuite n'y avait pas travaillé, les Trinitaires seuls n'auraient réussi à racheter quasi aucun esclave* [2]. En effet quelques membres de cet Ordre d'origine autrichienne avaient fait, avant 1720, un séjour de huit mois à Constantinople et bénéficié alors de sa précieuse collaboration.

Entre 1696 et 1720, il contribua à la libération d'au moins 600 prisonniers pas seulement allemands ou hongrois, comme le lui avait recommandé le cardinal Kollonich, mais des nations européennes les plus diverses [3]. Trente environ par an, c'est bien peu sera-t-on tenté de dire. Si l'on songe que les Trinitaires de France ne rachetaient à cette époque que 40 captifs en moyenne par année et ceux d'Autriche pas plus de 20 [4], on trouvera les résultats obtenus vraiment magnifiques.

La visite régulière des Grand et Petit Bagnes de Constantinople

Ne se contentant pas de travailler à la libération des esclaves, le P. Gachoud, ainsi que l'un de ses confrères de la maison Saint-Benoît, va tous les samedis soirs, sauf empêchement de force majeure, voir ceux qui sont enfermés dans le Petit ou dans le Grand Bagne de Constantinople. Ces deux camps de concentration en hébergent environ 3000. « C'est une vaste enceinte, fermée de hautes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtiments de

[1] Lebon, p. 69. [2] *Ibid*, p. 61. [3] *Ibid*, p. 62.
[4] P. Deslandres, t. I, p. 437.

figure presque carée mais de grandeur inégale... Ces deux Bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte et par quelques fenêtres fort hautes, traversées de gros barreaux de fer... Les officiers ont de petites loges à deux ou trois, les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles où chacun n'a guère de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque Bagne, on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rite franc (c'est-à-dire catholique-romain) et l'autre pour les esclaves du rite grec... »[1]. Ces malheureux, toujours demi-nus, ne vivent que de pain et d'eau, n'ont d'autre lit que la terre ; le mauvais air qu'ils respirent dans ce lieu infect, engendre une vermine qui les tourmente sans cesse ; les malades, traités avec la même indifférence que les valides, ne doivent qu'à la charité de leurs compagnons le peu de paille sur laquelle ils reposent. Les gardes ne parlent à ces infortunés que le bâton à la main et l'injure à la bouche. Les fautes les plus légères provoquent de si rudes châtiments que, la patience échappant à plusieurs, ils semblent près de tomber dans le désespoir[2]. Tous les jours, excepté les quatre fêtes solennelles de la religion musulmane, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal, sinon on les affecte à des ouvrages publics. Ils vont par groupes de trente ou de quarante, enchaînés deux à deux. Pour toute nourriture de la journée, ils n'ont que deux mauvais pains noirs. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens turcs ont été contents pendant le travail sont séparés les uns des autres, chacun cependant portant cette lourde chaîne qu'on ne leur ôte que lorsqu'ils sont morts ; les autres, on les laisse enchaînés ensemble, ce qui est terrible. Après quoi, ils retrouvent leur Bagne ; ils n'y sont pas plutôt ramassés et comptés qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin.

Le seul bien que possèdent ces malheureux est la liberté de vivre et de mourir en chrétiens; ils en jouissent et en tirent un immense réconfort, grâce aux deux Jésuites qui viennent chaque semaine les trouver, faveur obtenue du *Kapoudan pacha*[3]. Comme l'a raconté le P. Fleuriau en 1695, à peine approche-t-on de ces cachots que l'on entend avec un vif serrement de cœur le cliquetis des chaînes, les coups de fouet ou de bâton que reçoivent les détenus et aussi leurs cris de douleur[4]. Dès que le P. Gachoud

[1] LEBON, p. 54.
[2] LEBON, pp. 54 et 55.
[3] *Nouveaux Mémoires du Levant*, t. I, p. 162 ; c'est le mémoire du P. Tarillon sur la Mission de Constantinople.
[4] LEBON, pp. 54-55 ; il reproduit en partie le mémoire du P. Tarillon.

a franchi la porte, il aperçoit ces malheureux enchaînés. Avec beaucoup de sympathie, il s'approche d'eux pour les consoler, leur redonner un peu de courage, soulager leur corps et surtout leur âme. Après leur avoir fait nn peu de catéchisme et une exhortation, il entend leurs aveux, célèbre la sainte messe et donne la communion à ceux qui se sont confessés. S'il y a des moribonds, des hommes gravement malades, il les munit des derniers sacrements. Avec une grande patience, il se prête à l'exposé de leurs demandes, de leurs besoins; au besoin, il apaise des différends ou se charge de régler telle ou telle affaire. Avant de les quitter, il leur distribue les aumônes qu'il a sollicitées spécialement pour eux [1].

L'APOSTOLAT AUPRÈS DES GALÉRIENS

Une tâche encore plus pénible est son ministère auprès des galériens, à bord des navires turcs. Ces esclaves sont encore plus à plaindre que les détenus des bagnes. Comme l'avouent tous ceux qui se sont penchés sur leur triste sort, c'est une misère incroyable que de ramer dans une galère. « Aucun labeur sur terre ne peut être plus pénible. Chaque prisonnier est enchaîné à son banc par un pied. Il a assez de liberté pour se mouvoir sur le banc et pour manœuvrer la rame. A cause de la chaleur, on ne peut ramer que nu, vêtu seulement d'une culotte de toile. Lorsqu'une galère sort des Dardanelles, on place des anneaux de fer sur les poignets des captifs afin qu'ils ne puissent se rebeller contre les Turcs. Les pieds et les mains entravés de la sorte, ils doivent ramer nuit et jour sauf en cas de tempête, jusqu'au moment où leur peau, rôtie comme celle d'un cochon de lait à la broche, se fend sous l'action de la chaleur... Mais il faut se soumettre, car si le patron aperçoit un galérien en train de reprendre haleine, il le fouette avec des verges ou avec une corne trempée dans l'eau de mer, après quoi son corps n'est plus qu'une plaie saignante... [2] » S'ils demeurent en station dans un port, la plupart sont conduits, deux heures avant le lever du soleil, aux travaux les plus durs. Aussi est-ce très difficile à un missionnaire de s'approcher d'eux et surtout de trouver un moment pour traiter avec eux des affaires de leur âme. Parfois, les offi-

[1] LEBON, pp. 55 et 56 ; ici il se base sur une lettre du P. Lovina, publiée dans le *Neue Welt-Bott*, N° 217

[2] G. YOUNG, p. 214. Young reproduit d'ailleurs ce qu'a raconté en 1599 un voyageur hongrois du nom de Wenceslas Wratislaw.
Dans une de ses lettres, publiée dans le *Neue Welt-Bott*, N° 622, le P. Holdermann fait à peu près la même description.

ciers de la marine turque voient avec horreur des ministres du culte chrétien pénétrer au milieu des forçats, car il est arrivé que des prêtres schismatiques ont exigé pour leur ministère le peu d'argent que pouvaient avoir ces galériens. Souvent, ainsi que le raconte le P. Holdermann, pour vaincre leur résistance, il faut recourir à l'intervention des ambassadeurs catholiques auprès du *kapoudan pacha*. Malgré les autorisations officielles, le missionnaire se voit quelquefois refuser l'entrée ; il est repoussé d'un vaisseau à un autre. Certains soirs la nuit étant trop avancée pour regagner la maison Saint-Benoît, le P. Gachoud se couche au bord de la mer, sans autre abri que le ciel. En désespoir de cause, il va jusqu'à acheter la permission de pénétrer dans le bateau : on vient alors le chercher à la résidence des jésuites, avec deux hommes chargés de porter tout ce qui est nécessaire au culte [1].

En arrivant à bord, il fait renouveler par les officiers turcs l'autorisation de passer la nuit au milieu des esclaves dans l'exercice de son ministère. Passant lentement devant les galériens, il les prévient par un signe de ses yeux ou par un sourire qu'ils peuvent se disposer à la confession et à la communion. Vu qu'il n'y a pas de chapelle sur ces navires, il administre les sacrements à la chambre des malades ou, le plus souvent, dans un réduit de la cale où se trouvent entassés les cordages, les voiles et les sacs de biscuits (par biscuit, il faut entendre un grossier pain noir cuit deux fois). Après une prière devant le crucifix ou une image de la sainte Vierge, il procède, aidé de quelques hommes, à l'installation d'un autel. Une fois ou l'autre, des officiers dont il avait forcé le respect et même gagné la confiance, lui fournissent leurs tentures et leurs riches tapis orientaux en vue de rehausser la décoration de ce sanctuaire improvisé.

Puis il invite ces détenus à prendre leur part d'une petite collation qu'il a fait préparer à leur intention, sinon de vivres et de friandises qu'il a lui-même apportés grâce à la générosité de diverses personnes.

Bientôt, il entend les confessions. Quelques-uns de ces galériens n'ont pas avoué leurs fautes depuis dix, vingt, trente, quarante ans et plus. Parfois les heures de la nuit sont trop courtes pour entendre tous ceux qui voudraient recevoir l'absolution. S'il a déjà passé plusieurs fois sur le même vaisseau, il termine plus tôt ; dans ce cas, il se couche dans ce réduit et dort un moment.

[1] *Neue Welt-Bott*, N° 622 ; LEBON, p. 56. Le P. Holdermann décrit avec force détails le ministère du P. Gachoud, dont il est devenu successeur à partir de 1726.

Vers deux ou trois heures du matin, tous les galériens catholiques se rassemblent autour de l'autel ; le Jésuite fribourgeois procède à la bénédiction et à la distribution de l'eau bénite ; les officiers turcs tiennent à cet usage et veillent à ce que la provision ne soit pas épuisée. Ensuite, il adresse une courte exhortation aux esclaves chrétiens n'appartenant pas à l'Eglise catholique; il leur fait voir ce qu'il y a de malheureux dans les erreurs et les discussions qui les ont séparés de Rome. Aussitôt après, il commence sa messe. Avant l'offertoire, il prêche en français ou en italien, les deux langues étant celles de la plupart des galériens. Dans ce sermon, il s'efforce de les consoler et de les instruire tout à la fois. D'instruction, ces pauvres malheureux en ont grand besoin : beaucoup n'ont qu'une idée bien vague ou fausse des vérités essentielles de leur religion ; d'autres les ont oubliées ; il en est même qui, dans l'espoir d'obtenir quelque adoucissement à leur sort, ont adhéré à l'islamisme ; de ces derniers, le P. Gachoud s'occupe tout particulièrement et, semble-t-il avec assez de succès. Aimant mieux avoir pour esclaves des chrétiens que de pseudo-musulmans, les officiers de marine ottomans ferment les yeux quand s'opèrent ces retours au catholicisme.

Avant de les quitter, il fait à ces galériens une distribution d'aumônes proportionnées soit à l'argent dont il dispose, soit aux besoins individuels. Ainsi, aux malades, il donne des remèdes et un petit montant en vue de leur assurer un traitement meilleur.

Quel courage, quelle abnégation, quelle persévérance, quel esprit profondément surnaturel, il a fallu au P. Gachoud pour exercer un pareil ministère durant environ trente ans ! *Ce n'était pas sans avoir à vaincre les révoltes de la nature,* écrit à son sujet le P. Holdermann, *que cet homme de Dieu avait réussi à s'acclimater dans ces bas-fonds ténébreux, où fourmillait la vermine, où régnait une puanteur intolérable causée par les immondices accumulées dans ce lieu humide et sans ouverture ; ni à prendre son repos pendant les froides nuits de l'hiver sur des amas de cordages mouillés. Mais le temps l'avait endurci ; et puis la consolation qu'il trouvait à passer la nuit en prière au milieu de ces pauvres gens, les preuves non équivoques de sincère conversion qu'ils lui donnaient rendaient moins difficile cet héroïque apostolat. Les esclaves turcs eux-mêmes augmentaient sa joie, les infidèles prenant plaisir à voir la piété de leurs compagnons d'infortune... souvent, quand le missionnaire faisait passer dans tous les rangs l'image de Jésus crucifié ou de sa sainte Mère afin qu'elle soit baisée par les chrétiens, les musulmans l'arrêtaient au passage et l'embrassaient avec tendresse* [1].

[1] LEBON, pp. 59-60.

Les officiers turcs ne tardent pas à reconnaître que la présence du prêtre catholique est salutaire, que les galériens travaillent mieux lorsqu'ils ont fréquenté les sacrements. Le présent que le missionnaire leur fait à chacune de ses visites achève de les rendre favorables à sa personne et à ses œuvres [1].

Talent littéraire, correspondance

Vu ses nombreuses et absorbantes occupations à Constantinople, il n'est pas étonnant que le P. Gachoud ait laissé très peu d'écrits.

Si nous voulons porter une appréciation sur son art d'écrire, nous n'avons que quelques lettres à disposition. Lorsqu'il s'exprime en français, son style est simple, clair ; suivant la mode de son temps, ses phrases sont un peu longues, quelques-unes nous paraissent même d'une construction passablement lourde, cela tient certainement au fait que, très pris par son ministère, il devait rédiger ses missives à la hâte. En latin, ses phrases sont beaucoup plus élégantes, on y découvre l'humaniste imitant quelque peu Cicéron. Il écrit également en allemand et en italien. Sa correspondance a été sûrement plus volumineuse que ce qui en est actuellement connu. Ainsi, il a envoyé au moins deux lettres à Mgr Claude-Antoine Duding, évêque de Lausanne ; une seule a été conservée, celle qui a été publiée dans l'*Emulation* en 1856 et dont on ne sait même plus où se trouve l'original [2]. Il en est de même de celles qu'il a adressées au cardinal Kollonich ; de celle du 29 juillet 1701 seulement on a le texte, il y traite de l'Eglise orthodoxe grecque et des Arméniens séparés de Rome [3].

En 1704, comme on l'a déjà vu, il envoie une sorte de Mémoire au ministre de la Marine de Louis XIV pour prendre la défense du marquis de Ferriol, ancien ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte. Lors de la peste de 1707, il envoie au P. Tarillon quelques lignes qui nous laissent entrevoir son courage, sa grandeur d'âme et sa confiance totale en la divine Providence [4].

Dans une missive datée du 11 janvier 1711, à l'adresse du P. Joseph Weiss [5], alors préfet du Collège de Waldshut, il remercie ce confrère des

[1] Lebon, p 60.
[2] *Emulation*, t. V, pp. 289-298.
[3] Revue d'histoire ecclésiastique suisse, 55e année, fasc. II-III, p. 183, note 2.
[4] Lebon, pp. 60-61 ; Lettres édifiantes, t. I, p. 14-15.
[5] Le P. Joseph Weiss, Fribourgeois, est entré dans la Compagnie de Jésus en 1667 et mort en 1727, (AFF, Collection Gremaud 28, fo 58).

nouvelles d'Allemagne, preuve qu'il n'a nullement oublié son premier champ d'activité ; puis il l'entretient de la reprise des hostilités entre la Turquie et la Russie, de l'importance de l'armée et de la marine de guerre ottomanes, du commandement des forces turques par le roi de Suède – il s'agit de Charles XII, alors réfugié dans l'empire du sultan – en même temps, il déplore ce conflit qui va augmenter le nombre des prisonniers de guerre [1].

Le 22 août 1716, il s'adresse en latin à un grand personnage, dont il n'a dû mettre le nom de famille que sur l'enveloppe et qu'il qualifie d'*Excellentissime Domine* ou Excellence. Ce n'est pas le cardinal Kollonich, puisqu'il est décédé déjà en 1707 ; d'après Mgr Chassot, ce pourrait être l'ambassadeur de l'empereur Joseph Ier auprès d'Ahmed II : à notre avis, ce serait plutôt un diplomate autrichien qui a déjà été ambassadeur à Constantinople [2]. « Faute de sujet à traiter, écrit-il, j'ai tardé à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. » Puis, il lui décrit la tyrannie du grand-vizir, l'attentat perpétré contre M. Brüe, interprète français, la situation des Arméniens convertis au catholicisme et celle des orthodoxes grecs [3].

En 1719, il donne au P. Comelin, Trinitaire, des renseignements sur la situation des esclaves français à Istanbul [4].

L'année suivante, il écrit en italien au P. Méchitar pour lui recommander Dom Lazzaro, membre de sa Congrégation ; en même temps, il le félicite du travail qu'il accomplit et lui adresse ses vœux [5].

De 1722, date sa longue épître à Mgr Duding. En 1724, il raconte au P. Lovina un grave conflit survenu entre un chrétien de l'Eglise orthodoxe et son confesseur, conflit qui fut porté jusque devant le grand vizir [6].

Le P. Gachoud a-t-il donné une fois ou l'autre de ses nouvelles à ses confrères de Fribourg-en-Brisgau, d'Ingolstadt et des collèges de Suisse ? C'est possible, puisqu'il a été en correspondance avec le P. Weiss. A-t-il été en relations épistolaires avec ses proches de Treyvaux ? Il ne le semble pas ; si ses frères et sœurs avaient reçu de temps en temps une

[1] Une copie de cette lettre, avec traduction du latin en français se trouve dans le Manuscrit Chassot.

[2] Le P. Gachoud n'aurait pas eu de raison de communiquer à l'ambassadeur de l'Empire ce que ce dernier connaissait mieux que lui ; le destinataire a dû être un diplomate naguère accrédité auprès du sultan, d'après le contexte, un Allemand.

[3] Une copie de cette lettre se trouve dans le manuscrit Chassot.

[4] LEBON, p. 70 ; P. DESLANDRES, t. I, p. 406.

[5] LEBON, p. 67 ; Manuscrit Chassot.

[6] LEBON, p. 62 ; *Neue Welt-Bott*, N° 217 ; Manuscrit Chassot.

lettre de Constantinople, ils les auraient sans doute précieusement conservées, Mgr Chassot l'aurait mentionné et s'en serait servi. Est-ce à dire que le missionnaire avait totalement oublié les siens, qu'il n'avait plus d'affection pour eux ? Nullement. Avec ce cœur si généreux que nous lui connaissons, il devait souvent penser à eux et prier pour eux. A cette époque, notons-le, entre parents et amis on s'écrivait beaucoup moins qu'à l'heure actuelle, on ne prenait la plume que si l'on avait des choses importantes ou du moins fort intéressantes à se communiquer. Si l'on avait eu un service postal régulier entre la Turquie et la Suisse comme aujourd'hui, le Jésuite fribourgeois aurait une fois ou l'autre envoyé une missive à Treyvaux ; les quelques lettres qu'il a expédiées, il a dû les confier à un confrère ou à une connaissance partant de Constantinople pour l'Europe occidentale ; cette personne remettait la missive au destinataire sinon la transmettait à un autre intermédiaire ou bien encore la confiait à la poste, service déjà organisé en France, dans les Etats allemands et les cantons suisses ; c'est de cette manière, pensons-nous, que seront parvenues à Fribourg les nouvelles adressées à Mgr Duding. A Treyvaux, grâce aux relations avec les Jésuites du Collège Saint-Michel, ses proches savaient sans doute que le P. Jacques était à Constantinople mais, vu les difficultés, ont dû renoncer à lui écrire.

La peste a Constantinople et la mort du P. Gachoud

La peste, les incendies et les *Lavanti* [1] sont les trois fléaux de Constantinople, disait-on au temps du P. Gachoud.

Comme on le sait, l'effroyable maladie [2] y faisait fréquemment son apparition, apportée par des caravanes venant de l'Asie et plus souvent encore par des bateaux arrivant de l'Egypte. Si en Europe occidentale, où, du reste, elle se propageait de moins en moins, elle causait parmi les populations un vif émoi, pour ne pas dire une vraie terreur, si elle déterminait les gouvernements et les particuliers à prendre toutes sortes de

[1] Manuscrit Chassot, pp. 28-29. Mgr Chassot a tiré ce renseignement des *Mémoires du marquis de Ferriol*, ambassadeur de France. Les *Lavanti* étaient des soldats turcs vivant de brigandage, on les voyait parcourir les rues de Constantinople, le poignard à la main, effrayant et dévalisant les passants ; sur la demande des ambassades, les Francs avaient obtenu le droit de leur riposter à coups d'épée, voire de pistolet.

[2] Nous avons tiré de l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers, t. XII (paru en 1765), pp. 452-458, d'intéressants renseignements sur la peste.

mesures, les Turcs, par contre, restaient d'un calme imperturbable, ne s'entouraient de presque aucune précaution, persuadés qu'ils étaient de ne pouvoir échapper aux ordres d'Allah sur leur sort. Mais, à Istanbul, ce n'était pas le cas de la plupart des chrétiens, ils étaient comme pris de panique ; toutefois les jésuites de la Maison Saint-Benoît gardaient tout leur sang-froid, n'éprouvaient aucune frayeur à se rendre auprès des pestiférés. D'ailleurs, de l'avis des médecins de l'époque c'était la meilleure attitude à prendre. *En temps de peste*, disait-on au XVIIIe siècle, *la mort épargne ceux qui la méprisent et poursuit ceux qui en ont peur* [1]. On proposait alors toutes espèces de remèdes : les citrons, les oranges, les figues, les noix, les baies de genièvre, les feuilles de rose, de romarin, de souci, de buis, de mille-pertuis, les clous de girofle. Divers médecins suggéraient l'absorption de soufre blanc, d'antimoine, de perles, de poudres tirées de cornes de cerf, de licorne, voire de rhinocéros ou provenant des chairs de vipère. On trouvait aussi à propos de recourir à la saignée, de se gargariser avec du vinaigre, de purifier l'air par des fumigations de grains de genièvre. Beaucoup considéraient comme d'excellents préservatifs les cordiaux pris assez chauds [2]. Les Pères de la Mission se soignaient d'une manière beaucoup plus simple. *Nous n'avons cependant pas d'autre moyen de préservation*, écrit le P. Reisacher [3], *que notre confiance en Dieu et en saint Roch. Puis nous prenons un verre de bon vin ou de vin brûlé* (= de l'eau-de-vie) *et nous avons aussi recours au tabac* (vraisemblablement du tabac à priser) *pour la tête ; enfin nous avons soin de nous conserver dans la gaîté, car il est prouvé par l'expérience que les personnes mélancoliques ou chargées de soucis sont plus facilement que les autres atteintes par la peste.*

A peine arrivé à Constantinople, le P. Gachoud dut entendre parler de l'effroyable maladie. On ne sait au juste s'il assista à son apparition ou si elle sévissait encore ou si elle avait déjà cessé lors de son débarquement ; chose certaine par contre, c'est qu'un membre de la Mission, le P. Vanderman en a été alors victime [4].

En 1707, la terrible épidémie exerce à nouveau ses ravages. En quelques mois, à ce que rapporte le P. Tarillon, elle emporte près d'un tiers de la

[1] *Ibid.*, p. 454.

[2] *Ibid.*, p. 454-455.

[3] Manuscrit Chassot p. 27. La traduction de cette lettre du latin en français est de Mgr Chassot.

[4] La mort du P. Vanderman est connue par une inscription sur une dalle funéraire qui se trouvait alors au cimetière latin de Péra, inscription qui fut communiquée à Mgr Chassot. Le P. Tarillon en parle aussi dans sa lettre au comte de Pontchartrain (Lettres édifiantes t. I., pp. 13-14).

population [1]. Aux dires du P. Reisacher, on ne se souvient pas dans la population de l'avoir vu aussi meutrière ; en un jour, elle fait dans la capitale (les faubourgs de Galata et de Péra non compris) plus de 1200 victimes. En ces temps de désolation et de deuil, les Jésuites se signalent par leur dévouement envers les malades, n'importe où ils se trouvent, même sur les galères et dans les prisons [2]. *Notre usage*, écrit l'un d'eux, *est qu'il n'y ait qu'un seul Père qui entre au bagne et qu'il y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du Supérieur s'y dispose pendant quelques jours de retraite et prend congé de ses confrères comme s'il devait bientôt mourir* [3]. C'est le missionnaire fribourgeois qui obtient cette permission et se rend au bagne ; en un moment si tragique, il a voulu être aux côtés de ses chers esclaves. L'épidémie une fois passée, il envoie au P. Tarillon ses souvenirs et ses impressions : *Maintenant, je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus du mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne où j'ai donné les derniers sacrements et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines, dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville et au grand air les gens mouraient à milliers. Durant le jour je n'étais, ce me semble, étonné de rien : il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril, que j'aie couru et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane* [4] *de 82 canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer le soir pour les confesser toute la nuit et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De 52 esclaves que je confessai et communiai, 12 étaient malades et 3 moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres* [5]. Ses confrères de la Mission sont aussi épargnés.

En 1719, nouvelle épidémie ; sur sa violence, sa durée, ses ravages, pas de renseignements ; la seule chose que l'on sache : elle a emporté le P. François Rangeart [6].

[1] Lettres édifiantes, t. I, p. 14.
[2] Manuscrit Chassot, pp. 26-27.
[3] Lettres édifiantes, t. I., p. 13.
[4] Sultane a ici le sens de vaisseau de guerre.
[5] Lettres édifiantes, t. I, pp. 14-15 ; LEBON, pp. 60-61.
[6] La mort du P. Rangeart est connue par l'inscription sur la dalle du funéraire caveau des Jésuites au cimetière latin de Péra.

La peste réapparaît en 1724, apportée par des navires égyptiens. Elle persiste des mois et des mois exerçant d'effroyables ravages surtout parmi les Arméniens et les Juifs. Du début de mai au milieu d'août 1726, on a compté 72 000 morts, comme le prouvent les Registres sur lesquels on a inscrit les noms des victimes de l'effroyable fléau ; dans les faubourgs et les petites villes voisines, il en serait décédé autant.

A nouveau, c'est pour le clergé catholique l'occasion d'un magnifique dévouement. Par exemple, à l'hôpital des Francs – par Francs, on entend les Européens appartenant à l'Eglise romaine – à Péra, les Pères Dominicains Andréa et Timoné soignent les malades avec beaucoup de charité. Le P. Gachoud assume la même tâche qu'en 1707 et vraisemblablement qu'en 1719, certainement avec le même optimisme, le même dédain du danger, le même amour de son prochain. D'après un rapport de l'ambassadeur de France, la colonie catholique de Constantinople n'est guère éprouvée ; beaucoup n'ont qu'un peu de fièvre durant quelques jours, seul un sellier ne s'en tire pas [1].

A la Mission, on est sans inquiétude au sujet du Jésuite fribourgeois. Mais un jour, en août 1726, il s'aperçoit des premiers symptômes du mal : il doit avoir des frissons, des nausées, de violents maux de tête ; en raison de la fièvre qui le dévore, il éprouve probablement une soif extraordinaire; sa langue ne tarde pas à devenir blanchâtre, sèche, fendillée. Voit-il apparaître un peu sur tout son corps des *pétéchies*, taches rouges provoquées par une altération du sang et aux aisselles des *bubons* ou tumeurs dures pouvant atteindre la grosseur d'un œuf de poule ? C'est possible, puisque c'est souvent le cas chez les pestiférés [2]. La maladie une fois reconnue, on a probablement isolé le P. Gachoud, transporté, comme on l'avait fait en 1696 pour le P. Vanderman, dans la petite maison qui était au bout du jardin entourant la résidence des Jésuites [3]. Combien de temps a-t-il été alité ? On l'ignore. A ce qu'a rapporté l'un de ses confrères, il demande à recevoir les derniers sacrements ; bien que, dans son entourage, on compte qu'il se remettra, on les lui administre. Hélas ! le mal s'accentue et il meurt le 30 août [4], sûrement animé des mêmes sentiments que le P. Vanderman trente ans auparavant, « plein de joie et de reconnaissance de la grâce insigne que Dieu lui faisait [5] ».

[1] Lebon, pp. 70-71. [2] Encyclopédie, t. XII, pp. 452-453.
[3] Lettres édifiantes, t. I, p. 14.
[4] La date du 30 août est attestée d'une manière précise par le texte se trouvant sur le tableau du P. Gachoud au Collège Saint-Michel de Fribourg ; d'une manière approximative par la communication de l'ambassadeur de France à son gouvernement.
[5] Lettres édifiantes, t. I, p. 14.

A cause de l'épidémie, sa dépouille mortelle ne peut être enterrée dans l'église Saint-Benoît, elle est transportée au cimetière latin de Péra. Sur la dalle funéraire portant l'inscription *Patres Societatis Jesu peste interempti*, aux noms de neuf religieux, qui ont été emportés par la peste depuis 1585 on ajoute celui du regretté Père des Arméniens [1]. En 1866, après avoir vérifié l'état de ce caveau du cimetière de Péra, les Jésuites du Collège Sainte-Pulchérie à Constantinople obtinrent des autorités l'autorisation de transférer les restes des treize Pères qui y étaient inhumés [2] dans une des cryptes de la cathédrale catholique du Saint-Esprit.

Au début de septembre 1726, tout en communiquant des nouvelles de l'épidémie, l'ambassadeur de France, M. d'Andrezel, mentionne le décès du P. Caschod, *ce qui est une vraie perte par le zèle avec lequel il se portait pour soulager les esclaves enfermés dans le Bagne* [3].

De son côté, le P. Stocklein annonce dans le *Neue Welt-Bott* la mort du Jésuite fribourgeois en même temps que celle du P. Sicard, décédé en Egypte le 12 avril de la même année, mettant bien en évidence les éminentes qualités et les traits qu'ils avaient en commun : *Ces deux missionnaires étaient l'un et l'autre doués des qualités du corps et de l'âme qui rendent propres aux fatigues de l'apostolat. Ils étaient nés non loin l'un de l'autre, le P. Sicard à Lyon et le P. Gachoud dans l'Oechtland* [4]. *Tous deux avaient un tempérament robuste et sain ; tous deux étaient braves, circonspects, prudents, généreux et intrépides au milieu des plus grands dangers ; tous deux avaient l'esprit pénétrant et le cœur embrasé du zèle du salut des âmes. Souvent ils avaient offert le sacrifice de leur vie et demandé avec ardeur la couronne du martyre. Tous deux avaient gagné une si haute estime non seulement des fidèles, mais encore des Turcs, des hérétiques et des schismatiques que leur glorieuse mémoire vivra et fleurira de longues années après leur mort en Europe, en Asie et en Afrique. J'attends de Constantinople la notice historique sur la vie du P. Gachoud. Si souvent, il m'a fait saluer pendant sa vie que je ne doute pas qu'il ne prie aujourd'hui pour moi* [5].

En effet, c'était alors l'habitude dans les collèges et autres maisons de

[1] D'après l'inscription que porte cette dalle funéraire.

[2] Après le P. Gachoud, on y avait encore inhumé les Pères Anselme Bayle, en 1726, Marc Charot, en 1751, et Pierre Clerget, en 1756.

[3] LEBON, p. 71.

[4] Le P. Lebon (p. 72), ne comprenant probablement pas ce nom d'*Oechtland* (le terme exact est *Uechtland*) donné à la région de Fribourg et des environs, l'a remplacé par *Suisse rhénane*.

[5] Manuscrit Chassot ; LEBON, pp. 72-73 ; la citation du P. Lebon s'arrête à ces mots : en Afrique.

la Compagnie de Jésus qu'après la mort d'un religieux on rappelle en quelques lignes son caractère, ses vertus, sa carrière, surtout son apostolat. A propos du Jésuite fribourgeois, le Père Supérieur de la Mission de Constantinople s'exprime en ces termes : *Il a passé plus de trente ans parmi nous à Constantinople et a si bien rempli son rôle de missionnaire apostolique qu'on peut dire qu'il a non seulement égalé mais même surpassé les espérances de tous : ardemment dévoué au salut du prochain, presque toujours exposé à un continuel péril de mort sur les galères remplies de pestiférés, il était sans cesse occupé à se dévouer avec la plus grande charité et vigilance pour assister les moribonds et il n'abandonna pas ceux qui étaient détenus dans ces horribles prisons, s'occupant avec le plus grand soin à veiller au soin de leur âme et à leur procurer la liberté, et cela non sans très grand fruit et succès recueillant des aumônes, il parvint à nourrir de nombreux pauvres, visitant les malades, il entendait leur confession et rendait service aux misères de tous sans aucune différence de personnes et de nations ; très estimé des Ambassadeurs, des Rois et des Princes pour son dévouement sans relâche ; et néanmoins parmi tant de travaux les plus divers il donnait l'exemple d'une vie profondément religieuse et d'une complète fidélité à toutes les règles. D'une conscience très délicate dans ses confessions, d'une très grande piété envers Dieu et les saints, non seulement il a orné notre maison par son zèle apostolique et ses autres vertus, mais il est venu en aide à sa pauvreté, il l'a dirigée par ses judicieux avis* [1] *et lui a procuré de nombreux bienfaiteurs et aumônes. A peine éprouva-t-il les plus légers signes de peste qu'il voulut immédiatement recevoir les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, bien que personne ne fût encore inquiet sur son sort et mourut glorieusement, victime sublime de charité, au grand regret de tous* [2].

Vraisemblablement, le P. Stoecklein a dû recevoir cette notice. Publiant un peu plus tard la liste des Confesseurs de la foi dans les missions étrangères, il y inscrit en tête de liste le missionnaire fribourgeois [3].

Dans un catalogue d'hommes et écrivains célèbres, édité par un Jésuite d'Innsbruck, on trouve la mention suivante : *Jacques Caschod, de la Compagnie de Jésus, Suisse, missionnaire du plus grand mérite à Constantinople (vers 1701), surnommé l'apôtre de Byzance, le Père des Captifs et le*

[1] D'après ce passage, il semble que le P. Gachoud a été, un certain temps, à la tête de la Mission ; dans sa lettre du 3 mai 1720 envoyée à Méchitar, il mentionne après son nom son titre de Vice-supérieur.

[2] LEBON, p. 72.

[3] Manuscrit Chassot. Mgr Chassot a vu cette liste des Confesseurs de la foi publiée dans le *Neue Welt-Bott*.

Père des Arméniens, l'intime ami de Méchitar (1720), le digne Apologiste de l'Empereur [1] *dans l'église française de Constantinople, mort glorieusement victime de sa charité à Constantinople, 1726* [2].

La nouvelle du décès du célèbre Jésuite ne semble être parvenue en pays fribourgeois qu'avec un assez grand retard, ce qui, pour ce temps, n'a rien de surprenant. Les deux sources principales de l'histoire du Collège Saint-Michel, le *Diarium Collegii* et l'*Historia Collegii* n'en font aucune mention ; il est vrai que le défunt n'était pas de la maison, qu'il n'avait été qu'étudiant et jamais professeur à Saint-Michel ; que pour le Père Recteur et ses confrères il était un inconnu. A Treyvaux aussi on ne dut pas apprendre cette mort tout de suite. Si on l'avait apprise en 1726 ou dans le courant de l'année suivante, on aurait célébré une messe de *Requiem* pour le repos de son âme [3].

En tout cas, huit ans plus tard, la nouvelle est connue au Collège [4] ; pour rappeler son souvenir, on fait faire son portrait. D'après Mgr Chassot, qui tenait ce renseignement probablement de petits-neveux du célèbre missionnaire, l'artiste exécuta son œuvre en 1734 sous la surveillance de l'une des sœurs du défunt [5]. Comme aux autres tableaux ornant le même corridor, une légende rappelle en quelques mots le personnage et ses mérites ; en voici la teneur exacte : « R. P. Jacobus Caschod, Friburgensis Helvetus, S. J. Germ. Super, plus XXX annis Constantinopoli Missionarius, dictus Incomparabilis, et vere apostolicus vir, consummatae virtutis, inter continua vitae pericula, multa millia vel ab apostasia vel a fidei erroribus reduxit ad Romanam Ecclesiam, omnibus omnino factus usque ad mortem in obsequio pestiferorum obitam ao 1726, 30 Aug., aetatis 68. » (Traduction : R. P. Jacques Caschod, de la

[1] Le P. Gachoud a fait l'apologie de l'empereur Léopold Ier († 1705) et de son successeur Joseph (Ier † 1711) lorsque l'ambassade de l'Empire fit célébrer un service funèbre officiel pour le repos de leurs âmes.

[2] Manuscrit Chassot. Mgr Chassot a dû avoir en mains ce catalogue ou recevoir la copie du passage concernant le P. Gachoud.

[3] Dans le *Liber defunctorum* de Treyvaux 1664-1754, on n'indique ni le décès du célèbre Jésuite, ni un service funèbre pour le repos de son âme.

[4] La nouvelle a pu être connue par la lecture du *Neue Welt-Bott* ou apportée par des Pères venus du Sud de l'Allemagne.

[5] Manuscrit Chassot. Dans le *Diarium*, l'*Historia Collegii*, et les comptes du Collège, nous n'avons rien trouvé concernant ce tableau. M. Strub en a parlé dans son ouvrage. *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, t. III, p. 153, mais il n'a pu indiquer ni le nom du peintre, ni la date exacte de l'exécution de l'œuvre. A ce qu'il nous a communiqué de vive voix, l'auteur du portrait n'est pas un artiste de grand talent, une copie du tableau se trouve au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg.

Compagnie de Jésus, rattaché à la province de Haute-Allemagne, durant plus de trente ans missionnaire à Constantinople, dit l'Incomparable. Homme d'un esprit vraiment apostolique, d'une vertu consommée, sans cesse au péril de sa vie, il ramena beaucoup de milliers de personnes de l'apostasie ou des erreurs de la foi à l'Eglise romaine ; il se fit tout à tous, jusqu'à sa mort survenue le 30 août 1726, à l'âge de 68 ans, dans l'exercice de son ministère auprès des pestiférés.)

Paraitre peu et agir beaucoup

En 1714, le P. Tarillon rapportait que la maxime de l'illustre Jésuite était « de paraître peu et d'agir beaucoup » [1]. Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble de la vie du P. Gachoud, on est frappé de constater à quel point il a réalisé sa devise tout le long de sa carrière.

Très modeste, comme nombre d'enfants de la campagne fribourgeoise, le bon religieux n'a jamais fait étalage de ses vastes connaissances linguistiques, littéraires, scientifiques et théologiques, de ses relations avec divers personnages haut placés ou de ses succès sensationnels dans son ministère. Se rappelant sans doute la célèbre parole de l'*Ecclésiaste*, « Vanité des vanités, tout est vanité », il devait trouver bien vain de chercher à briller aux yeux de ses contemporains.

Agir beaucoup, voilà en deux mots sa vie. Quand on voit l'immense besogne qu'il a abattue – et, faute de documents, on ne connaît de loin pas tout – on reste stupéfait. Après quelques années de professorat à Porrentruy et dans l'Allemagne du Sud, c'est à Constantinople qu'il donne toute sa mesure, qu'il assume les tâches les plus pénibles mais aussi les plus consolantes ; bien avant son décès, les diplomates accrédités auprès de la Sublime Porte, comme aussi plusieurs de ses confrères, le proclament hautement. Le 30 août 1726, il tombe au champ d'honneur, comme un héros de la charité.

Un homme d'une telle trempe, un prêtre d'une vertu aussi éprouvée, un missionnaire d'un pareil dévouement, ne sera-t-il pas un jour élevé sur les autels ?

[1] Lettres édifiantes, t. I, p. 9.